

a apportées à l'accomplissement des tâches qu'on lui confiait. Je songe, par exemple, à l'époque où, comme président de l'Assemblée générale, il s'évertua à empêcher que l'affrontement des superpuissances en Europe, résultant de la guerre froide, ne s'étende à la Chine par suite de la crise coréenne. La réaction des États-Unis à l'intervention de la Chine en Corée, après que le général MacArthur eut franchi le 38^e parallèle et réclamé le bombardement de la Mandchourie, produisit de l'avis de M. Pearson «l'un des plus sérieux désaccords politiques que nous ayons jamais eus avec les États-Unis». M. Pearson décrit l'affaire de façon circonstanciée dans les *Appendices*. Les vives discussions à propos de la condamnation de la Chine, au moment même où les Nations Unies s'employaient à obtenir sa coopération pour mettre un terme à la guerre de Corée, amenèrent M. Hickerson (du département d'État) à confier à M. Wrong (l'ambassadeur du Canada), «que le département d'État n'avait jamais eu la main forcée de cette façon, et que les Américains n'accepteraient cela de personne sauf des Canadiens!».

La prévoyance et le souci de l'avenir, qui distinguaient M. Pearson, ressortent aussi de sa conception de l'OTAN qu'il envisageait comme une communauté atlantique coopérante plutôt qu'une alliance militaire à l'ancienne mode; en témoignent aussi les efforts qu'il déploya après la crise de Suez pour sauvegarder l'essentiel de cette alliance au moyen de consultations améliorées. On ne peut que regretter que le reste des alliés n'aient pas partagé l'intérêt qu'attachait M. Pearson à l'article 2 du Traité de l'Atlantique Nord, et qu'ils aient laissé s'affaiblir les liens économiques transatlantiques en échange de garanties de défense permanentes de la part des États-Unis, malgré le manque d'hégémonie de la région atlantique.

Recherche de la paix

M. Pearson tenait par-dessus tout à la paix mondiale. Fils de pasteur, on lui avait appris à en faire un objet de prière, mais comme il le disait: «J'ai vite appris que la paix était tout autant le fruit d'une politique que de prières». Ce deuxième tome des mémoires de M. Pearson, tout comme le premier, révèle à quel point son expérience de deux guerres mondiales, d'abord comme soldat de ligne et ensuite comme civil partageant les dangers du bombardement de Londres (le front aurait parfois été un lieu plus sûr), l'a poussé à la recherche d'une «paix novatrice», comme il l'appelait, comparable dans son optique à la recherche du Saint-Graal.

A cette fin, M. Pearson a non seulement œuvré à la consolidation d'organismes internationaux comme les Nations Unies, l'OTAN et les institutions spécialisées telles que la FAO dont il était l'un des membres fondateurs, mais il a aussi tâché de faire comprendre et respecter le point de vue canadien au cours de multiples visites aux différentes capitales du monde. Décrits et commentés avec candeur dans ses journaux personnels, ces voyages sont d'un intérêt captivant et les éditeurs ont su en tirer bon parti.

La plus mémorable de ces visites, M. Pearson y consacre un chapitre entier, est celle qu'il a rendue à Nikita Khrouchtchev. Elle est aussi d'intérêt historique car elle eut lieu très tôt après la mort de Staline, à la veille de l'accession de Khrouchtchev au pouvoir suprême en URSS. Notons également que ce fut la première visite à Moscou d'un ministre des Affaires étrangères, non seulement du Canada mais aussi de tout autre pays de l'OTAN. Pour M. Pearson il s'agissait d'une mission d'exploration et de paix. Le fait qu'elle inaugura la première d'une série de ventes importantes de blé canadien à l'URSS (300,5 millions de tonnes par an pour une période de 3 à 5 ans) représentait à ses yeux un avantage secondaire. Il voulait plutôt découvrir si le nouveau gouvernement soviétique entendait poursuivre cette lutte d'hégémonie qui avait laissé l'Europe divisée, la Corée et l'Indochine partagées et l'OTAN en état d'alerte, sans compter les crises périodiques au sujet de Berlin, ou bien si, dans l'intérêt de la survivance humaine durant l'ère atomique, il offrait quelque espoir de «coexistence pacifique».

Réponse de M. Khrouchtchev

M. Pearson ne put obtenir de Khrouchtchev qu'une réponse ambiguë, selon laquelle la détente devait commencer soit par la dissolution de l'OTAN soit par l'admission de l'URSS au sein de l'Alliance, ce qui revenait pratiquement au même. Comme dans la plupart de ses initiatives sur le plan international, M. Pearson faisait dans ce cas œuvre de pionnier à la recherche de motifs de conciliation qui ont porté fruit par la suite.

Un extrait du journal que je tenais, comme membre de la suite de M. Pearson, sert à souligner ce fait auquel le journal personnel de M. Pearson ne fait pas allusion, car il se concentrait sur ce que les dirigeants soviétiques (et non lui-même) avaient à dire. (Déjeuner d'adieu offert à M. Molotov, à l'ambassade du Canada, le 10 octobre 1955):

La conversation autour de la table revenait souvent au thème selon lequel le Canada devrait,